



CULTURE

Transe collective en Seine-Saint-Denis

Dans huit villes du département, les Rencontres chorégraphiques réunissent des artistes de dix-sept pays

DANSE

Boom bodies, le spectacle de la chorégraphe autrichienne Doris Uhlich, à l'affiche, jeudi 27 avril, du festival Feedback, à Vienne (Autriche), dégoupille une bombe. Boom, les corps qui déflagrent en mille secousses. Boom, la musique (avec bouchons d'oreilles si besoin!) qui assène des beats à faire sauter le cœur hors de la poitrine. Une attaque féroce qui ne se contente pas d'une seule salve, mais dure plus d'une heure non stop.

Doris Uhlich ouvrira, vendredi 12 mai, au Nouveau Théâtre de Montreuil, les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Ce festival batailleur, sous la direction d'Anita Mathieu depuis 2000, possède une trempe unique. Il est resserré sur le 93, mais concerne onze théâtres de huit villes du département avec vingt-neuf spectacles. Il affirme une vision extralarge de la planète danse avec dix-sept pays représentés dont l'Iran et l'Inde. Il témoigne d'un appétit aiguisé en soutenant des artistes plus expérimentaux que mainstream dont la plupart sont inconnus en France comme la Croate Jasna L. Vinovski, la Canadienne Daina Ashbee ou encore l'Italienne Claudia Catarzi.

Avec *Boom Bodies*, pour huit interprètes et le DJ électro Boris Kopeinig, Doris Uhlich, figure de la scène autrichienne depuis 2006, met en scène une énorme décharge électrique tous nerfs à vif, un immense tremblement

toutes tripes dehors. Elle décline les sens du mot « boom », de gronder à exploser, en passant par monter en flèche, sans lâcher sur la force insurrectionnelle des corps qui s'arrachent à eux-mêmes. La spatialisation de cette modulation secouée qui tournoie dans le groupe transforme le plateau en plaque chauffante.

Doris Uhlich mord à deux tendances lourdes de la scène actuelle : la fiesta clubbing et la transe collective. Elle en recrache un morceau âcre servi dans une rafale sonore abrasive. Sur le même terrain, versant disco-pop, le Catalan Pere Faura, showman plus que complet, s'enfièvre pour les comédies musicales des années 1970-1980 dans sa nouvelle pièce pour huit danseurs, *Sweet Tyranny*. Avec John Travolta en objet du désir, Pere Faura entend bien décrocher la boule à facettes comme on arrache la queue du Mickey. Sur un ton plus retenu mais avec un objectif transe déclaré, Herman Diephuis parie sur le tremblement pour faire décoller le solo *Tremor and More*, écrit pour le jeune interprète brésilien Jorge Ferreira.

Anatomie kaléidoscopique

A quelques pas, branchés sur une prise plus modérée, le Suisse Thomas Hauert imbrique et sculpte des envolées de corps sur des musiques de Gershwin et Mauro Lanza dans *Inaudible*, tandis qu'Olivia Granville brosse une fresque de groupe, *Combat de Carnaval et de carême*, en détournant les poses du tableau éponyme de Brueghel l'Ancien. « Le collectif dans nombre de spectacles donne du désir et soulève

des imaginaires loin de la conjoncture actuelle, commente Anita Mathieu. Mais, plus que jamais, la danse est un outil de contestation que les chorégraphes traduisent à travers le prisme de leur pays et de leur vie. Défendre la place du corps, par exemple, dans nos sociétés, me semble crucial. »

Certaines pièces chroniquent sans fard la férocité implacable des temps qui courent. La chorégraphe indienne Mallika Taneja, entre danse et théâtre, riposte aux violents collectifs et au dressage sexiste des hommes dans son pays par le solo *Thoda Dhyaan Se (Be Careful)*, qui dresse une liste de conseils aux femmes. Le collectif iranien MaHa, qui rassemble depuis 2013 de jeunes artistes basés à Téhéran, présente deux pièces courtes centrées sur l'empêchement. Avec *Shekarpareh (Sugar Candy)*, Mitra Ziaee Kia s'empare du foulard pour en démultiplier les usages, tandis que Sina Saberi sort de son cocon pour s'approprier l'espace. Quant à l'Anglaise militante Charlotte Vincent, elle s'attaque à une société contemporaine narcissique et hypersexuelle qui se selfie-masturbe à gogo dans *Virgin Territory* pour quatre adultes et quatre adolescents.

Le corps soumis à rude épreuve se dévoile dans ses couches les plus intimes en osant la nudité. Le Belge Alexander Vantournhout la joue brutale, directe, anatomie kaléidoscopique, dans son solo *Aneckxander « une autobiographie tragique du corps »*. L'Israélienne Keren Levi, inspirée par l'abstraction du cinéaste Busby Berkeley et le livre postféministe de Naomi Wolf *The Beauty Myth*, place huit femmes nues dans un



« Sweet Tyranny », pièce pour huit danseurs du Catalan Pere Faura. JORDI SURRIBAS

Certaines pièces chroniquent sans fard la férocité implacable des temps qui courent

piège de miroirs qui les sublime en les réduisant à l'état d'images. La Canadienne Daina Ashbee se jette en apnée dans une quête originale intitulée *Pour*, dans laquelle elle fouille les blessures de son identité métisse : elle appartient à la minorité aborigène Cree.

Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis sont aussi engagées sur le terrain avec des compagnies en résidence comme Kubilai

Khan Investigations. « Il faut d'ailleurs saluer la fidélité exemplaire du département et aussi l'éducation artistique », souligne Anita Mathieu. Tout au long de l'année, des équipes travaillent avec trente-six établissements scolaires dans onze villes. Témoin de cet ancrage, la performance *Keep Calm*, de Michel Schweizer, met en scène dix enfants âgés de 10 à 13 ans. Après avoir participé à des ateliers, chacun a écrit un texte sur le rôle des adultes et le dira en direct pendant dix minutes à une personne en face-à-face. Une performance hors norme qui signe l'esprit des Rencontres. ■

ROSITA BOISSEAU

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Du 12 mai au 17 juin. De 7 à 18 euros.